

Despite several shortcomings, this book will engage and inform anyone interested in sports in urban North America in the twentieth century.

Morris Mott  
*Brandon University*

\*\*\*

Marcel Lachiver — *Les années de misère. La famine au temps du Grand Roi, 1680-1720*. Paris : Fayard, 1991, 573 p.

Spécialiste de démographie historique depuis une trentaine d'années et de l'histoire du vignoble français depuis une quinzaine, Marcel Lachiver réunit à souhait les compétences nécessaires pour mener à bien la difficile étude de la misère en France, de 1680 à 1720. Les nombreuses analyses sur les divers aspects de ce thème sont le plus souvent régionales, ponctuelles et d'inégale valeur; une synthèse d'ensemble était attendue. Modeste, l'auteur prétend que la sienne n'est que « provisoire »; lecture faite, reconnaissons que nous tenons là, dans ce gros livre, des résultats et des interprétations qui ne seront pas modifiés de sitôt, pas même par un ouvrage qui embrasserait toute la période démographiquement accessible, soit depuis 1560 environ jusqu'à 1792.

L'objectif et la méthode de l'auteur sont clairement énoncés : « Un livre qui retrace, jour après jour parfois, année après année, le combat des humbles pour vivre, et même pour survivre » (16-17) tout en mesurant les variations et en appréciant l'importance réelle des crises. Cette étude, qui prend en compte l'ensemble de la France et de sa population, est élaborée essentiellement à partir de sources imprimées, notamment les inventaires de la série E supplément des archives départementales où Lachiver a pu puiser quantité de notes sur « les malheurs des temps » que des curés inséraient dans leurs registres paroissiaux. Il a aussi largement moissonné dans les livres de raison, dans les *Mémoires des intendants*, rédigés à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour l'instruction du duc de Bourgogne (en cours de publication : huit volumes sont déjà parus), dans l'incontournable sous-série G<sup>1</sup> des Archives nationales, dans les études des historiens et des érudits locaux dont nous retrouvons les contributions les plus significatives dans une précieuse bibliographie de trente-huit pages présentée par régions.

À la fine pointe de la recherche en cours, l'auteur a eu accès, « en primeur », grâce à ses collègues et amis Jean-Pierre Legrand et Alain Blum, d'une part, aux étonnants relevés météorologiques quotidiens du médecin parisien Louis Morin, lesquels couvrent la période 1676 à 1712 et, d'autre part, aux premiers résultats de l'enquête de l'Institut national d'études démographiques (INED) sur la population française au temps de Louis XIV, séries dont Lachiver tire, par son efficace et patient travail méthodique, des informations de toute première importance qui donnent une solide crédibilité à ses constructions quantifiées et à ses interprétations. Dans une section « Documents » de soixante-douze pages, l'auteur aligne en tableaux et en graphiques ses données météorologiques et propose une excellente sélection de témoignages des contemporains de ces crises.

Sans s'embarrasser de lourdes théories ni de sophistications autres que celles de la précision et d'un luxe de détails pleins d'enseignements, Lachiver raconte, « sans complaisance » (17). Nous saurons tout sur l'envers du Grand Siècle, n'en déplaise aux tenants de la gloire sans tache de Grand Roi. Et l'auteur tient parole, du début à la fin.

Le plan du livre est construit de façon symétrique. La période de quarante années est divisée en deux parties : de 1680 à 1700, « Une triste fin de siècle » où la « dernière grande crise nationale », celle de 1693-1694, constitue le temps fort; et de 1701 à 1720, « Autour du grand hiver », celui de 1709, la catastrophe qui marque encore l'imaginaire collectif français. Chacune des parties d'égale longueur est composée de six chapitres, dont cinq suivent le fil des années. Deux chapitres échappent à la règle chronologique adoptée : le premier chapitre établit le contexte immédiat pertinent au sujet et situe les principales données qui caractérisent la vie de l'homme ordinaire de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle tout en démasquant « Le mythe du bon vieux temps », titre de ce chapitre, tandis que le douzième et dernier regroupe les résultats, sous le titre « L'impossible équilibre », en dégagant commodément les interprétations proposées par l'auteur au fil de l'étude. Ce dernier chapitre, résumé et bilan, ainsi que la courte conclusion qui effectue une dernière pesée des catastrophes et des perceptions en les situant dans la longue durée permettent d'accéder rapidement aux apports essentiels de l'étude.

Toute l'attention est donnée « aux gens ordinaires », ce qui leur advient et ce qu'ils deviennent en temps de crise. Les autres intervenants dans le récit explicatif incluent le roi, bien sûr, même si l'auteur soutient avec raison avoir écrit un « livre qui parle très peu du Grand Roi » (12), mais puisque celui-ci est tenu d'assurer la fourniture du pain à ses sujets (150), aussi est-il en tout impliqué. Dans les diocèses et les paroisses, les évêques, les curés et les âmes charitables organisent l'essentiel de l'aide aux pauvres tandis que le contrôleur général des finances, les intendants, les échevinages, les forces de l'ordre, à tous les niveaux, tentent d'assurer les approvisionnements des marchés en coordonnant la circulation des grains, pour parer au pire, et de contenir les mouvements spontanés de la foule des affamés. Plus que jamais, bourgeois et ecclésiastiques spéculent sur les vivres et sur les vies; on meurt parfois de faim près de leurs greniers bien garnis. Dans le discours des nantis, les calamités sont les signes de la colère de Dieu; pour tenter de l'apaiser, on a recours à l'intercession des saints protecteurs dont on promène les reliques en procession.

L'auteur excelle dans la mise en place et en lien des causes de déclenchement des catastrophes. Rien n'est laissé sans explication. Avec notre guide, nous sommes aux champs pour apprécier la nature des sols, les ensemencements, les grains, le temps des moissons, le transport des blés jusqu'aux lieux de marché s'ils ne sont pas détournés en chemin par des brigands ou, le plus souvent, par des spéculateurs. Nous voyons venir la crise, la subissons après avoir espéré y échapper, sentons monter les tensions au sein des populations, particulièrement la révolte des femmes qui exigent des marchés suffisamment approvisionnés et qui forcent la main des décideurs — « Les femmes sont les acteurs privilégiés du drame » (346). Nous voyons les gens les plus vulnérables prendre, nombreux, le chemin vers la ville, vers l'assistance, sans y parvenir parfois parce que rejetés, celle-ci secourant « ses » pauvres. Avec les médecins et les curés, nous assistons au grand fauchage des vies, les plus jeunes et les plus avancées d'abord, par les maladies épidémiques et par les vagues de froid. Les

cimetières ne suffisent plus : 1 511 000 morts en 1693-1694, quelque 810 000 entre 1709-1711.

Nullement passéiste, l'auteur établit fort à propos, partout dans son livre, le contact éclairant avec le présent. De façon brève et saisissante, Lachiver recourt au XX<sup>e</sup> siècle pour atteindre par de fructueuses comparaisons un ordre de grandeur des catastrophes. Nous apprenons, par exemple, que la grande crise de 1693-1694 a fait autant de morts que la guerre de 1914-1918, en France, mais en deux ans seulement et dans un pays deux fois moins peuplé !

S'il fallait émettre une petite réserve sur ce livre, paradoxalement, ce serait sur ce qui fait aussi sa force : le poids du nombre et de la description sur des centaines de pages. En toute fidélité à son plan chronologique et à son souci de tout compter et expliquer, l'auteur est conduit à des redites à propos de phénomènes récurrents, mais différents dans leur intensité, dans leur territorialité. Lachiver avoue à la fin, comme pour s'excuser auprès de ses lecteurs, avoir été long dans son récit analytique des crises; nous l'excusons d'autant plus que la répétition est aussi un procédé pédagogique reconnu.

Ce livre sur les années de misère au temps de Louis XIV est tout à la fois une étude de la gestion du quotidien, des voies de maintien de l'ordre, de l'assistance, de l'exploitation des champs et des vignobles, de la mise en marché des récoltes et des vendanges, de l'approvisionnement des villes, des relations entre les divers niveaux de pouvoir, de la vigueur de l'absolutisme en temps de guerre et de misère. Il s'agit, en douze chapitres qui pourraient constituer autant de séances d'un cours magistral universitaire, d'une leçon sur comment on écrit l'histoire avec des convictions et des preuves, avec le mot et le nombre, avec l'impression et la précision en assumant sur quarante années la France et ses régions, la règle et l'exception, l'affirmation et la nuance, le passé et le présent, par le moyen de la description et de la comparaison, de l'anecdote et de la synthèse, pour tenter une mesure des différences et des ressemblances entre eux et nous, en toute continuité de l'aventure humaine. Un livre humaniste qui nous rappelle sans cesse qu'en histoire, jamais la réponse est unique.

André Sanfaçon  
Université Laval

\*\*\*

Yves Landry — *Orphelines en France, pionnières au Canada : les Filles du roi au XVII<sup>e</sup> siècle*. Montréal : Leméac, 1992, 430 p.

Depuis l'apparente polémique soulevée par Gustave Lanctôt dans son livre *Fille de joie ou fille du roi*, publié en 1952, le débat sur l'identité sociale et les qualités morales de ces migrantes ne s'est jamais éteint. Malgré les recherches de Sylvio Dumas et les articles de Nelson Dawson, ces émigrantes demeuraient mal connues. Fruit de recherches doctorales menées à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, l'ouvrage d'Yves Landry vient combler une bonne partie des lacunes. Il a posé un regard neuf sur ce groupe de migrantes, celui du démographe. Il cherche moins à infirmer ou à confirmer les jugements de moralité qu'à cerner leur apport dans la démographie de la colonie canadienne.